

ment. On va jusqu'à dire qu'il s'est formé des sociétés secrètes, pour travailler à l'émancipation des Moldo-Valaques.

CIRCASSIE.

—La *Gazette d'Augbourg* donne, dans une correspondance de Tauris du 11 août, les nouvelles suivantes de la guerre de Circassie :

« Les hordes belliqueuses de Schamyl se sont montrées sur le Kôssa et le Terék à une époque de l'année où la neige couvrait encore les montagnes. Chun-ak et Temiraulschura, deux places d'armes importantes des Russes, sont tombées au pouvoir des Circassiens. La prise de Chun-ak a eu lieu, dit-on, au mois d'avril ; la garnison, bloquée par les Circassiens, manquait de vivres ; elle fit une sortie pour s'en procurer, mais les forces supérieures de Schamyl la repoussèrent. Dans le désordre de la nuit, Schamyl pénétra dans le fort, et la garnison fut passée au fil de l'épée. Schamyl évacua ensuite les deux places conquises, après avoir rasé les fortifications et transporté les canons, ainsi que les munitions, dans les montagnes. Ces victoires encouragèrent les autres peuples, surtout celles qui occupent la grande chaîne de montagnes de la Cachette, jusqu'à la mer Caspienne. Derhent et Tasski furent assiégés, mais probablement délivrés par les renforts russes arrivés de Tiflis et de Kuban. Le commandant en chef de l'armée du Caucase, gouverneur-général de Neidhard, prit en personne dans le Daghestan. Mais, pendant que les Russes dirigeaient toutes leurs forces vers Kôssa, et dégageaient de troupes toute la partie transcaucasienne, les montagnards de la Cachette se soulevèrent, et leurs mollats fanatiques prêchèrent la guerre sainte à toute la population musulmane sur le versant méridional du Caucase, qui depuis des années, s'était tenue tranquille. La ville de Chexi, qui s'occupe de la culture de la soie, a été surprise par un chef que les correspondances appellent Daniel-Sultan. La garnison russe a été massacrée et la ville pillée. Les émissaires de Schamyl encouragent les Circassiens ; les expéditions sur le Kouban sont de plus en plus fréquentes ; les dernières lettres annoncent que la population de Pégouel, ville située sur la mer Noire, s'est révoltée pour échapper à l'autorité russe. Ces lettres sont venues de l'Arménie et de la Géorgie. Le consul-général d'une grande puissance européenne en a reçu communication ; elles contiennent probablement des faits exagérés ; mais il est hors de doute que les Russes ont éprouvés des pertes notables. Il règne une grande consternation dans la capitale de la Géorgie ; le commerce est frappé de stagnation. La route par Erivan n'offre plus de sûreté. »

Des marchands d'esclaves, arrivés de Tiflis à Constantinople, ont déclaré que Schamyl s'était emparé de la ville, qu'il s'y était arrêté quelques jours, et ne l'avait évacuée qu'à l'approche des troupes russes, fort supérieures en nombre aux siennes. Cette nouvelle sert, jusqu'à un certain point, de confirmation aux nouvelles précédentes ; car il faut que les Russes aient éprouvé de grandes défaites pour que le chef des Tchetchens ait pu même transitoirement occuper la capitale de la Russie transcaucasienne.

D'autre part, notre correspondance directe d'Orient nous donne sur ces événements quelques renseignements qui, pour ne pas offrir une certitude absolue de leur vérité, n'en sont pas moins très intéressants.

Les agents russes, dit cette lettre, n'ont guère sujet de se montrer arrogants en Perse, lorsque les armées de S. M. très avouée ne cessent d'être humiliées dans le Daghestan et en Circassie. Les bruits les moins favorables circulent en ce moment. On annonce que le dernier corps d'armée, envoyé au printemps au Caucase et qui montait à plus de cent mille hommes, a été presque anéanti. Une tempête, en jetant sur la côte une flutte croisée, aurait d'abord mis aux mains des montagnards des canons et des fusils. Ceux-ci égorgèrent les naufragés, à l'exception des naufragés russes et les auraient battus. *Opérant ensuite leur jonction avec le célèbre Schamyl Bey*, ils se seraient emparés de Tiflis, qu'ils auraient livré au pillage. Ces nouvelles font la plus grande sensation dans tout l'Orient.

—Le cinquième cahier des *Annales archéologiques*, dirigé par M. Diiron rue d'Ulm, n° 1, a paru le 1^{er} septembre. Il contient un catalogue des artistes du Barrois moyen âge, par M. le baron de Gra-dot ; la statistique monumentale du département de la Seine, par M. le baron de Gœrber ; la description de la médaille impériale conservée dans le trésor de Saint-Pierre, à Rome, par M. Didron ; des remarques sur l'ornementation du moyen âge en Allemagne, par M. le baron Ferdinand de Rotzsin ; des nouvelles diverses. A ces articles, qui remplissent cinq feuilles d'impression à deux colonnes, sont jointes douze gravures sur bois d'iconographie byzantine et une gravure in-folio sur cuivre représentant la dalmatique impériale. Sur cette dalmatique sont brodés soixante-dix personnages ; la gravure a reproché avec une fidélité remarquable. Il n'y a pas de plus bel exemple à donner pour la réforme des ornements sacerdotaux, que celui de ce splendide vêtement.

LA VIERGE DE THURINGE.

LÉGENDE SAXONNE.

Au pied du revers méridional de cette chaîne de montagnes appelée forêt de Thuringe, qui touche à la fois aux monts Sudètes, à des Géants, et à l'antique forêt-Hercynienne, coule la Saale, qui y prend sa source et qui baigne de ses eaux la ville de Saalfeld. Saalfeld est la capitale d'un petit duché, annexé au duché de Cobourg, jusqu'à ces derniers temps, où l'extinction de la branche ducal de

Saxe-Gotha, ayant donné lieu à différents échanges entre les autres branches ducales de la maison de Saxe, fit sortir le duché de Saalfeld de la maison de Cobourg. Cette contrée est devenue célèbre, en 1806, par un combat d'avant-garde entre les armées française et prussienne, dans lequel mourut bravement, les armes à la main, le prince Louis de Prusse.

Aux époques les plus reculées de l'ère chrétienne, cette partie de l'Allemagne actuelle était habitée par une de ces peuplades slaves qui, sans que l'on connaisse précisément le temps de leurs antiques invasions, occupèrent tout l'est de l'Europe. Les montagnes de Thuringe formaient alors la limite entre les peuples de Germanie et ceux d'origine slave, que n'effleura qu'à peine l'épée de Charlemagne. Un prince allemand avait été préposé à la Thuringe en qualité de margrave, c'est à dire de comte de la frontière. La peuplade slave, qui occupait les deux rives de la Saale, portait le nom de *Czeches, de Wendes, d'Obotrites, etc.*, s'étendaient à l'est et au nord de la Germanie, jusqu'aux rives de la mer du Nord.

Au milieu de la ville de Saalfeld s'élève encore aujourd'hui un monument de cette époque. Une tour carrée, dépourvue de sa toiture, et intérieurement noircie par les flammes, est appelée *LA SOBBENBURG*, et rappelle aux habitans actuels du pays le nom de ses anciens maîtres. Ce débris d'une grandeur qui n'est plus, témoigne de la puissance des princes qui faisaient leur résidence par la solidité de sa construction autant que par l'étendue du terrain qu'il occupe.

A l'extrémité de la ville, les deux bords de la rivière sont unis par un pont de pierre d'une assez belle construction. Sur ce point s'élève un petit édifice, dont la forme révèle sa destination primitive : c'était une chapelle catholique. Le protestantisme qui a profané tant d'autres édifices religieux, n'a pas épargné celui-ci : il l'a transformé en une échoppe qui sert d'abri et de boutique à des fruitières. A gauche de la porte d'entrée se voit incrusté dans la muraille une espèce de tableau en pierre, sculpté en bas-relief, et dont le sujet retrace un événement qui causa la ruine de cette principauté slave.

Ce tableau représente une personne attachée à la croix, par les mains seulement, les pieds posant à terre. Les traits de cette personne, autant qu'il est possible, de les démêler encore, sa coiffure, la forme de ses vêtements, tout en elle décelle une femme, bien qu'une barbe énorme couvre toute sa poitrine et descende jusqu'à la ceinture. Des deux pieds posés à terre, l'un est chaussé d'une mule, l'autre est nu, et la mule qui le couvrait, se trouve à petite distance. Au pied de la croix est agenouillé un pèlerin dans le costume ordinaire de ces pieux voyageurs ; dans ses mains est un luth, et il paraît chanter, tournant ses regards vers la personne crucifiée.

En 1821, un Français s'était rendu à Saalfeld en illustre compagnie ; il examinait avec une vive curiosité ce tableau, d'une sculpture antique, et dont il ne pouvait s'expliquer le sujet. Les renseignements qu'il chercha à se procurer à cet égard lui parurent assez remarquables pour qu'il les consignât dans son journal, dont nous avons tiré cette histoire.

Au dixième siècle environ de l'ère chrétienne, vivait un margrave de Thuringe fort attaché à la foi chrétienne, que repoussaient encore les slaves voisins de l'Allemagne. Plusieurs saints missionnaires avaient essayé de leur apporter la lumière évangélique, mais la plupart avaient payé de leur vie leur zèle apostolique. Il en était résulté une inimitié permanente entre les deux peuples voisins, et les hautes montagnes de la Thuringe n'étaient qu'une barrière insuffisante contre les incursions des barbares. Le vaillant et pieux prince dont nous évoquons la mémoire n'avait qu'une fille, du nom d'*Edelindis*, qui fut célèbre par sa rare beauté autant que par ses éminentes vertus. Sa main avait été recherchée par le duc de Franconie et par d'autres princes de l'Allemagne ; mais elle avait repoussé toute proposition de cette nature, préférant aux terrestres amours celui de son Sauveur crucifié. Comme la Thuringe était un fief soumis, ainsi que les autres fiefs de l'empire, à la loi salique, le margrave n'avait aucun motif politique pour s'opposer au vœu de sa fille, qui ne pouvait succéder à ses États, et à laquelle il laissa pleine liberté de disposer d'elle. Renfermée dans ses appartemens avec quelques compagnes aussi religieuses qu'elle-même, elle ne se montrait que rarement, et toujours vêtue du blanc vêtement et du voile des vierges ; seulement, son père avait exigé d'elle de porter une ceinture et des mules d'or, pour marque de sa dignité princière.

Le prince d'Alsace, encore adonné au culte de *Sivatouit*, divinité principale des Slaves, et ayant, comme il a été dit, repoussé constamment la lumière évangélique, sembla tout à coup adoucir sa férocité innée de son caractère pour plaire à la vierge chrétienne. Il parut à la Cour de son père, environné du faste barbare de sa na-